La lettre des Amis de Montluçon

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

n° 225- 23e année

Compte rendu de la séance mensuelle du 14 décembre 2018

contact@amis-de-montlucon.com
www.amis-de-montlucon.com

La Guerre de 1914-1918 en chansons

En cette année de célébration du centenaire de la fin de la Grande Guerre, alors que toutes les manifestations nationales sont terminées, les Amis de Montluçon ont accueilli Georges Costecalde, historien bien connu des Montluçonnais, qui a retracé cette tragique période d'une façon originale en l'évoquant à travers les chansons écrites durant cette période. Aidé par un diaporama mais aussi accompagné par l'écoute de ces airs bien connus pour la plupart, le conférencier a su capter l'attention des personnes présentes.

Pour celles et ceux qui lisent la Lettre sur leur écran, ils peuvent écouter la chanson en cliquant sur les titres des morceaux mentionnés en bleu et soulignés.

La vie musicale en France au début du XXe siècle est d'une grande richesse : on chante aussi bien à la ville qu'à la campagne, chez les ouvriers que chez les paysans.

On chante les airs à la mode : *Auprès de ma Blonde ; La Madelon ; Sous les Ponts de Paris ; La Paimpolaise ; La petite Tonkinoise* (hymne à la France coloniale).

On chante dans les guinguettes, cabarets et cafés-concerts, au Théâtre aux armées, dans les sociétés orphéoniques (chorales), dans les harmonies et fanfares municipales. Les chanteurs de rue interprètent les refrains en boucle et font payer quelques sous pour obtenir l'intégralité de la chanson sur une feuille volante. Les moyens de diffusion sont encore restreints, le support papier reste prépondérant.

La musique est alors une pratique éminemment collective qui donne une idée de la société. On n'écoute pas ; on chante, on rit, on pleure avec son voisin que l'on connaît ou que l'on ne connaît pas ! La chanson crée le lien social. C'est l'apparition des disques 78 tours vers 1910 puis plus tard de la radio qui modifiera les pratiques individuelles et familiales où désormais on écoutera plus que l'on ne chantera.

Chansons d'avant guerre : un air de revanche

La défaite de 1870, la perte de l'Alsace-Lorraine hantent la mémoire collective. La fièvre patriotique est entretenue dans tout le pays. On fête Jeanne d'Arc avec passion.

Le pays est agité d'un désir de revanche qu'incarnent des mouvements politiques comme le Boulangisme ou les Ligues et qui s'exacerbe avec l'affaire Dreyfus qui met en cause l'armée.

Paul Déroulède, homme politique, écrivain et fondateur de la Ligue des Patriotes, est une des plumes les plus fécondes de ce mouvement. Un de ses recueils, « Les chants du soldat » (1872), sera distribué et utilisé dans les écoles et dans les régiments. Et parmi ces chants, *Le Clairon* sublimera les qualités qui seront nécessaires pour la Revanche : pugnacité, don de soi, courage.

À noter sur votre agenda…

Vendredi 11 janvier 2019 - 18 h,
Salle Salicis, rue Lavoisier
Guy GOZARD
Regards sur Mai 1968 à Montluçon

Vendredi 8 février - 18 h,
Salle Salicis, rue Lavoisier
Olivier TROUBAT
Paysages montluçonnais et des environs à travers le polyptique de l'église Notre-Dame

Samedi 9 mars - 16 h 30,
Salle Robert-Lebourg, rue de la Presle
Jean-Claude LEMONNIER
Histoire de Saint-Amand

Quant à l'école, elle devient le vecteur d'une culture de guerre par les livres de lecture comme *Le tour de France par deux enfants* où deux jeunes Lorrains fuient l'occupation allemande pour parcourir la France. Les élèves chantent *Le chant du départ*. Ce sont eux qui devront assurer la Revanche !

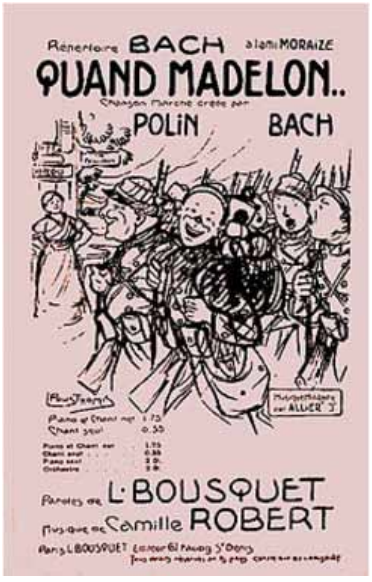
Il y a aussi la nécessité de récupérer l'Alsace et la Moselle : les flèches de la cathédrale de Strasbourg ne sont pas si loin et il faut signifier aux Strasbourgeois qu'on ne les oublie pas. On chante pour eux : ***C'est un oiseau qui vient de France***. Son auteur, Frédéric Bissière, leur envoie un messager, une hirondelle symbole de la liberté et de la fidélité de la France. L'oiseau apporte l'espoir à ces Alsaciens, jeunes ou vieux, pour qu'ils gardent confiance en l'avenir. La mort de l'hirondelle évoque la barbarie des Allemands.

La chanson fut une actrice à part entière de la Grande Guerre.

Elle reprend des airs connus, cités précédemment, mais en changeant les paroles, d'où le nom de « parodies ». Des auteurs à succès, Vincent Scotto, Botrel, Mayol, Lucien Boyer, Pasquier (Bach) les interprètent.

En août 1914, les mobilisés partent au front, la fleur au fusil dit-on, en criant « *Nach Berlin* » « à Berlin », mais avec l'espoir de revenir vite, aux moissons ou aux vendanges. Ils sont issus en majorité du peuple des campagnes et font confiance à leur armée et à leurs chefs.

Rien de mieux pour gagner le front que de chanter en marchant : ***La Madelon***.



Interprétée en mars 1914 par le chanteur Bach (Jean Joseph Pasquier) au café concert l'Eldorado, elle deviendra l'air l'emblématique de toute une guerre pour les Français ! La Madelon incarne une figure à la fois désirable et tutélaire. Elle est désirable car elle prodigue l'ivresse et les bons soins. On frôle son jupon, on accroche ses hanches, on veut se la marier, mais elle est l'amie de chacun et mère de tous, sorte de Marianne des soldats, de liberté guidant le peuple en armes !

Les premiers temps de la guerre ne sont pas si faciles que cela. On a sous estimé la puissance de l'armée allemande arrêtée difficilement sur la Marne. Les morts s'amoncellent dans les durs combats d'Alsace et de Belgique ! Le costume bleu horizon et rouge garance en est une des causes, il attire les balles allemandes comme un aimant ! On ne dispose pas encore du casque Adrian, le fameux casque bleu horizon.

La guerre durera peut-être plus que prévu. On aura besoin des femmes à l'arrière ! On leur chante *Soyez vaillantes, femmes de France !* (Henri Sapin). De son côté, Vincent Scotto s'en prend méchamment aux Allemands avec *Les Boches c'est comme les rats !*

Pour surmonter la peur diffuse qui s'installe, on se moque de l'énorme canon allemand *La grosse Bertha*, allusion aussi à la femme de Guillaume II ! On vante le canon français *Le 75*, moins puissant, mais plus maniable !

La guerre dite de mouvement conduit les adversaires dans le Nord de la France et en Belgique pour s'assurer le contrôle des ports et du ravitaillement. À la fin de 1914, les belligérants épuisés s'enterrent dans les tranchées. Avec ces premières difficultés, rassurer l'arrière et la troupe devient une nécessité. Les chansons seront utilisées, entre autres, comme moyen de propagande.

Un des principaux promoteurs de cette chanson de propagande pendant le conflit sera le barde breton Théodore Botrel, chantre de la Bretagne chouanne et de la France traditionnelle, rendu célèbre par La Paimpolaise. Enrôlé par le ministère de la Guerre afin se rendre « dans tous les cantonnements, casernes, ambulances et hôpitaux pour y dire et chanter aux troupes ses poèmes patriotiques », il écrira de nombreuses chansons, réunies notamment dans ses « *Chants du bivouac* », publiés en 1915 et que préfacera le nationaliste et germanophobe Maurice Barrès.

La guerre de position 1915/1916

Les tranchées, c'est la boue, le froid, la vermine et les rats, le copain éventré, de la terre dans la bouche, les yeux à jamais vitreux, là tout près de vous ! Comment se donner du courage dans cet enfer ? En chantant !

Au front, sur les premières lignes, le silence de l'attente et le fracas des bombardements éloignent toute musique. Mais sur les lignes arrière, au repos, les soldats passent le temps et se distraient en chansons. On chante les airs célèbres à Paris ou les chansons traditionnelles, on les adapte sur des paroles créées pour l'occasion, recopiées à la main dans des cahiers, diffusées sur les feuillets imprimés et petits formats, feuilles de chou et presse de tranchée. Les instruments sont souvent fabriqués sur place avec les matériaux de récupération : du bois, de la tôle et les boyaux des chevaux morts !

Au delà des chants patriotiques, le quotidien des poilus se fait récit : on dit sa peine, on en rit aussi, on évacue la peur, on extrait du chaos infernal et

absurde des paroles drôles, tendres, acides, amères ou pittoresques : il y a dans cette activité une forme d'hygiène et de « survie mentale » en même temps qu'un délassement, « madeleine de Proust chargée des souvenirs de la paix » selon l'historien Serge Dillaz.

On attend avec impatience la roulante qui apporte la soupe, le café, le pain et surtout le vin. ***Le pinard c'est de la vinasse*** (Louis Bousquet) honore cette boisson bien française et si différente de la bière du Nord.

L'importance de la nourriture, du pain en particulier, sera mise en évidence dans le roman de Louis Ferdinand Céline, médecin pendant le conflit : *Voyage au bout de la nuit*.

Les bidasses, les pioupious évoqués dans *Le pinard* s'appellent aussi, entre eux, les poilus parce qu'ils en ont quelque part. Leurs moustaches, omniprésentes, sont des hymnes à la virilité. Mais les permissions sont rares et les femmes leur manquent. Leur misère sexuelle est aussi évoquée dans ***Le cri du poilu*** (Vincent Scotto).

Derrière chaque soldat il y a une femme ! Le courrier demeure le lien affectif entre la femme et le poilu. Mais tous n'ont pas de mère, de sœur ou d'épouse à qui écrire. Alors ils cherchent du réconfort auprès des marraines, ces femmes qui se dévouent pour correspondre avec eux, leur envoyer des colis, et qui parfois leur rendent visite. Ils les bénissent dans *Ma p'tite chanson* (Deljehier).

Les poilus qui ont combattu en Belgique on vu des régions dévastées par la guerre, des villages rasés, et l'exode des populations civiles, enfants, femmes et vieillards. Sur une musique de Claude Debussy et des paroles de Lucien Boyer, une chanson évoquera le ***Noël des enfants qui n'ont plus de maison***.

Les soldats commencent à se rendre compte de l'importance du rôle des femmes à l'arrière… À la campagne, elles ont nourri la France. À la ville, ils les verront conductrices de tram, munitionnettes. Dans les usines d'armement, elles travaillent 7 jours sur 7 et près de 70 h par semaine en étant payées deux fois moins que les hommes. En une année, la frêle contrôleuse d'obus a tenu 900 000 obus. Chacun pèse 7 kg, et en 11 heures, 2 500 obus passent entre ses mains. Au total, la munitionnette soupèse chaque jour 3,5 tonnes ! Ils leur dédient *Les tourneuses d'obus*.

Elles sont aussi infirmières : *Les anges blancs*. Elles consolent et soignent. Beaucoup d'entre elles décèderont, en 1918, suite à la grippe contractée dans les hôpitaux.

L'enfer de Verdun, l'abattoir du Monde

360 000 morts et 400 000 blessés, un obus toute les trois minutes, le fort de Douaumont pris et repris sans cesse à la baïonnette, au corps à corps dans de sombres boyaux. C'est l'herbe qui ne repousse toujours pas !

Les Allemands veulent saigner la France, alors il faut tenir, tenir dans cet enfer ! Et chanter ***Verdun « Ils ne passeront pas »***.

Les années sombres : 1917

Ils ont tenus ; les mesures de Pétain leur permettent d'avoir plus de permissions, mais ce qu'ils découvrent les choquent en rentrant chez eux, à Paris, par exemple.

La vie parisienne continue dans les restaurants, sur la Seine, dans les cabarets !

Le ressentiment pointe dans les courriers contre les Allemands et les embusqués, les chefs incapables, les offensives interminables sans résultats comme celle de la Somme fin novembre 1916.

La censure veille cependant. Une étude fait état de 25 000 chansons visées par la censure durant cette période, répertoire jamais enregistré à l'époque, œuvre le plus souvent anonyme des soldats eux-mêmes. L'angoisse renait avec la Révolution russe et les perspectives d'une paix entre Allemands et Russes. Les soldats américains venus en renfort ne sont pas formés, ils doivent être instruits avant de gagner le front !

La révolte couve sous le ressentiment : ***La chanson de Craonne*** symbolisera cette révolte face à la guerre, écrite par un soldat inconnu sur l'air de *Bonsoir m'amour*, une bluette de 1911. C'est un pan de notre histoire dont on parle encore peu, celui des « Fusillés pour l'exemple », suite au refus de certains de monter au front. Les tribunaux d'exception ne montrèrent guère de pitié.

1918

À deux doigts de craquer, en ce début 1918, les armées alliées doivent faire face à une puissante offensive allemande facilitée par l'arrivée à l'ouest des troupes du front russe. Mais la présence massive des soldats américains, l'utilisation des tanks, et l'agitation révolutionnaire dans les villes allemandes incitent les politiciens d'outre-Rhin à exiler Guillaume II, et l'État-major à demander l'armistice.

Il sera signé le 11 novembre 1918 à 11 heures.

À onze heures moins dix, Augustin Trébuchet sera le dernier mort de la Grande Guerre, en venant apprendre à son colonel que la roulante allait arriver. Au clairon reviendra la mission d'annoncer l'arrêt des combats.

L'état d'esprit au moment de l'armistice oscille entre le soulagement, la fierté d'avoir battu les Allemands et la répulsion face aux souffrances endurées. Ce dernier sentiment perdurera longtemps. En 1923 le chanteur Montéhus écrira *La Butte rouge*.

Les poilus seront peu à peu libérés en 1919 et participeront au défilé du 14 juillet 1919. Ils chanteront ***La Madelon de la Victoire***, fermant ainsi le cercle de 4 années de guerre !

La France se couvrira de monuments aux morts à partir de 1922 pour honorer les morts : des milliers de noms, des milliers de croix !

A Dixmude en Belgique, le monument aux morts des Français honore aussi les Tabors marocains et les Tirailleurs sénégalais venus du Rif et de la Brousse combattre pour notre liberté ; ils furent 200 000 !

N'oublions pas, non plus les Américains, Canadiens, Australiens et Anglais.

En 1914, un régiment irlandais monta au front en chantant ***It's a long way to Tipperary*** ... chanson qui deviendra emblématique pour tous les combattants de l'empire britannique !

Quant aux Allemands, Erich Maria Remarque écrira, après la guerre, *À l'ouest rien de nouveau*, roman rendant compte aussi des souffrances qu'ils ont endurées.

En 1915, à Berlin, Hans Leip, jeune écrivain allemand, sachant qu'il part pour le front russe, écrit un poème d'amour : ***Lily Marleen***. Chanté en 1937, il deviendra emblématique de la lutte contre l'idéologie nazie quand il sera interprété par Marlène Dietrich

Un bilan effarant

Pour la France, 1 397 000 militaires morts dont 80 000 sans nom dans les entrailles de la terre, 300 000 civils, des veuves presqu'aussi nombreuses que les soldats morts, et 1 700 000 orphelins.

Beaucoup sont revenus « gueules cassées » : brûlés, gazés, estropiés, éclopés, sans bras, sans jambes. Nombre d'entre eux finiront leur vie dans des asiles, avec aussi ceux que la guerre a rendu fous. Ils témoignent de l'horreur de ce qu'ils ont vécu et de l'horreur qu'il leur reste à vivre !

Beaucoup ont dit « Plus jamais la guerre » et ont décidé que ce serait la *Der des Ders*. Ils fondaient de grands espoirs dans les traités de paix et dans la fondation de la Société des Nations. Certains de nos monuments aux morts témoignent de cette volonté pacifiste.

L'histoire ne les entendra pas !

À ce jour, il n'y a plus de poilus vivants. La cérémonie du 11 novembre risque de disparaître. J'appartiens à une génération qui a pu entendre parler les poilus, même s'ils étaient peu loquaces.

Le devoir de mémoire s'impose, au travers d'une mémoire communale et d'une mémoire familiale. Mais les guerres n'ont pas cessé, le vent mauvais du populisme et du nationalisme souffle à nouveau.

Comme Barbara le chantait dans *Göttingen* en 1964 :

« Que ne revienne jamais le temps du sang et de la haine ! »

Georges Costecalde